

Chefs-d'œuvre de la peinture lyonnaise du XVII^e siècle à nos jours



TOMASELLI
Collection

Collection 3

Sommaire

La création artistique à Lyon au xvii ^e siècle	4
Le renouvellement de la Fabrique	10
La peinture troubadour	14
Le paysage	20
L'École de Lyon : philosophie, romantisme et mysticisme	28
L'art de l'autoportrait	30
Les scènes d'intérieur	34
Le xx ^e siècle ou le siècle de la modernité	38
Les femmes artistes	46
La création artistique à Lyon aujourd'hui	50
Bibliographie	52
Remerciements	55

La création artistique à Lyon au XVII^e siècle



JACQUES STELLA
La naissance de la Vierge,
27,40 × 21,50 cm, huile sur cuivre

Cet intérêt pour la ville de Lyon se poursuit lorsque les rois de la Cour de France décident de faire de Lyon la seconde capitale du royaume, cette dernière ayant un emplacement géographique stratégique facilitant les conquêtes transalpines au début du XVI^e siècle. Les allées et venues royales se multipliant, la ville connaît alors un regain d'activité artistique. Cependant, cette effervescence ne devait pas durer. Marquée par les guerres de religion à partir de 1562 et ce jusqu'à la fin du XVI^e siècle, la création artistique lyonnaise fût entravée et ravagée, les conflits entraînant la destruction de nombreux chefs-d'œuvre.

Après avoir mis à l'honneur Florence, Gênes et Milan, c'est vers Rome que se tournent les artistes. Au XVII^e siècle, Jacques Stella, artiste emblématique de la collection, est sans doute l'un des premiers à faire le voyage, avant même Nicolas Poussin.

La seconde moitié du XVII^e siècle est quant à elle marquée à Lyon par des entreprises monumentales liées aux développements urbains et pour la plupart réalisées par Thomas Blanchet, un parisien qui marqua fortement l'histoire de la peinture lyonnaise.

Louis Cretey, quant à lui, artiste à l'origine du paysage le plus ancien de Lyon que nous avons la chance d'avoir au sein de notre collection, rapporte de l'Italie les coloris, le luminisme et une verve baroque toute particulière.

Pour mieux comprendre les commencements de la peinture lyonnaise, il est important d'analyser les flux artistiques internationaux qui traversent la France dès la fin du Moyen Âge. Point central entre les pays du Nord et ceux de la Méditerranée, Lyon est sans doute la ville qui a vu défiler le plus d'artistes.

Ces derniers avaient pour habitude de travailler à Avignon sur les chantiers pontificaux ou de rejoindre l'Italie. Riches de leur expérience, les artistes se hâtaient alors d'obtenir des commandes à Paris, Lyon ne restant qu'un site de passage. Cependant, les artistes de Lyon, avec l'évolution des centres régionaux, jusqu'à évincés par Paris et Avignon, prennent de l'importance et affirment leur style. On parle alors d'une École du Rhône, puisant son inspiration dans les Flandres, la Bourgogne, la Provence et l'Italie du Nord.

JACQUES STELLA (1596, Lyon – 1657, Paris)

Fils du peintre flamand François Stellaert, Jacques Stella naît à Lyon en 1596. Après avoir appris les rudiments de l'art avec son père, il poursuit seul ses études. À l'âge de 20 ans, il se rend en Italie et entre au service du duc Cosimo II de Médicis à Florence. Il y rencontre Jacques Callot, également employé par le duc, qui le convainc de s'essayer à la gravure. Après avoir passé sept ans en Toscane, Stella s'installe à Rome en 1623 et devient l'ami intime de Poussin. Il y reste une dizaine d'années avant de revenir en France en 1634. Le Cardinal de Richelieu le nomme alors peintre du roi et le pouvoir royal lui confère l'ordre de Saint Michel ainsi qu'un logement au Louvre. Les œuvres de sa première période montrent l'influence de Raphaël et de son bon ami Nicolas Poussin. Il s'oriente ensuite vers des formules plus décoratives dans la lignée de La Hyre et de Le Brun.

Peu de ses œuvres nous sont parvenues. La plupart des commandes officielles, des portraits et des pastorales ne nous sont connues que par des gravures. Dans le cadre de cette exposition, vous retrouverez des exemples emblématiques de sa peinture de chevalet.



Vierge à l'enfant, Christ bénissant, 82 × 65,50 cm, huile sur toile

La Vierge tient l'Enfant Jésus bénissant sur ses genoux, tandis qu'un panier contenant ses travaux d'aiguille évoque un quotidien humble et besogneux. Dans un fond sombre et uni, Stella transpose la scène dans un cadre profane et familial du XVII^e siècle. Notre peintre a plusieurs fois traité ce sujet mais pour autant que l'on sache, uniquement en France. Il se peut que l'inspiration de ses scènes de maternité provienne du spectacle de ses neveux et nièces nourrissons, vus lors des séjours assez fréquents qu'il fit à Lyon lors de ses premières années après son retour de Rome. La nudité du décor ici frappe le spectateur. Jacques Stella, qui d'ordinaire accompagne volontiers ses traditionnelles *Vierge à l'enfant* de rideaux, fruits, fleurs et oiseaux, exécute ici une simple représentation de la maternité.

Sainte Agathe soignée par Saint Pierre dans sa prison, 40,50 × 56,50 cm, huile sur toile

L'histoire de Sainte Agathe, originaire de Sicile et martyrisée, selon la tradition au III^e siècle par Dèce, connaît un regain de faveur au moment de la Contre-Réforme (XVI^e siècle). Bien que l'Église n'accorde plus le même crédit aux textes hagiographiques de Jacques Voragine, cela n'empêche pas certains récits d'être connus et appréciés. Selon la légende, Agathe a la poitrine coupée ou arrachée par son bourreau. Emprisonnée et laissée à demi-morte, elle est soignée par Saint Pierre qui résorbe ses plaies à la nuit tombée accompagné d'un ange portant un flambeau. Ce sujet nocturne se prête particulièrement aux effets du clair-obscur. La Sainte Agathe est traitée d'une touche raffinée et Stella met ici en valeur certains détails d'une manière subtile, qu'il s'agisse de la main de Saint Pierre maintenant le col de la fiole d'onguent ou du nécessaire d'apothicaire aux pieds de Sainte Agathe.



JEAN-BAPTISTE LAÏS (1825, Saint-Barthélemy-Lestra – 1887, Ecully)

Issu d'une famille de cultivateurs de treize enfants, il entre dès 1841, comme valet au service du peintre lyonnais Simon Saint-Jean avant de devenir son élève, puis son plus proche disciple. Saint-Jean lui interdisant la technique de la peinture à l'huile, il se consacre à l'aquarelle avec la création de très grands formats de 1841 à 1858. Cette technique lui vaut la consécration à l'Exposition universelle de 1855. Il expose à de nombreuses reprises, aux Salons de Lyon dès 1851 et à ceux de Paris des tableaux de fleurs et de fruits exécutés dans la manière de Saint-Jean. Ce n'est qu'après la disparition de ce dernier en 1860 qu'il peut enfin s'adonner librement à la peinture à l'huile. Afin de retenir la clientèle de son maître, il reprend à son compte l'emploi des allégories religieuses dans des œuvres où la tradition de la fleur, liée à la fabrique, se combine à une forme de mysticisme. Le passage de l'aquarelle à la peinture à l'huile est un succès pour Laÿs et la critique loue sa maîtrise du coloris, sa palette juste mais chatoyante et la beauté de ses compositions.



Fruits et amphore dans un paysage, 1877, 145 × 110 cm, huile sur toile

Magnifique exemple de la continuité et de la réussite de la peinture de fleurs lyonnaise, ce grand format exprime les exigences décoratives et artistiques de cet art. Laÿs développe des caractéristiques qui lui sont propres. En fervent catholique, il exprime dans cette composition ses idéaux chrétiens par la charge symbolique du raisin et des feuilles de vignes.

THÉRÈSE GUÉRIN (1861, Lyon – 1933)

Thérèse Guérin, élève de Jules Médard et d'André Perrachon est l'une des fondatrices d'un atelier exclusivement réservé aux femmes artistes. Elle expose régulièrement à partir de 1886 aux Salons de Paris et de Lyon et obtient une médaille de deuxième classe en 1908. Guérin se spécialise dans les fleurs et les fruits (roses et cerises). Elle expose également à Grenoble, Nîmes et Dijon.

CI-CONTRE

THÉRÈSE GUÉRIN, *Grand bouquet de pavots rouge et blanc*, 119 × 96,50 cm, huile sur toile

PAGE DE DROITE

JULES FERDINAND MÉDARD, *Grand bouquet de pivoines dans un vase en albâtre*, 130 × 92 cm, huile sur toile



La peinture troubadour



Au début de l'Empire (1804-1815), deux artistes lyonnais, Fleury Richard et Pierre Révoil, formés à l'École de Dessin de Lyon auprès d'Alexis Grogard puis auprès de Jacques-Louis David, vont s'imposer sur le devant de la scène parisienne avec un nouveau genre : la peinture troubadour.

Ayant appris au départ à maîtriser les sujets antiques, la réhabilitation des sujets médiévaux suscite leur intérêt notamment grâce à l'entreprise d'Alexandre Lenoir et l'apparition du musée des Monuments Français pendant la Révolution en 1796. Ce musée permet au public de redécouvrir le passé national avec l'exposition des œuvres sauvées du vandalisme révolutionnaire. La constitution de cette galerie frappe alors les esprits et inspire les artistes qui décident de rompre avec les sujets néo-classiques. Le style troubadour remet alors en valeur le monde médiéval disparu en restituant une atmosphère d'antan par une accumulation d'informations et une description précise des objets, des architectures et des costumes. Présenté au Salon de 1802, *Valentine de Milan pleurant la mort de son époux* de Fleury Richard est considéré comme le premier tableau troubadour. Dès les années 1820, le style cède cependant la place au romantisme dont il est le précurseur.

Bien que ce soit grâce à Pierre Révoil et Fleury Richard que la critique parisienne parle pour la première fois d'une École Lyonnaise, nos deux artistes n'obtiennent que très peu de commandes à Lyon et doivent souvent vendre leurs tableaux auprès de la bourgeoisie parisienne. Ils seront rejoints par de nombreux artistes dont vous pouvez admirer les œuvres au sein de l'exposition.

PIERRE-CHARLES COMTE
Alain Chartier et Marguerite d'Écosse, 1859, 78 × 132 cm, huile sur toile

PIERRE RÉVOIL (1776, Lyon – 1842, Paris)

Entré à l'École de Dessin de Lyon vers 1791, Pierre Révoil poursuit des études sous la direction d'Alexis Grogard. Il fait par ailleurs la connaissance de Fleury Richard qui devient rapidement son ami. Son goût pour l'histoire se retrouve dans ses activités de collectionneur d'art médiéval. Parcourant la France, il constitue une importante collection notamment de médailles et de sceaux, véritable source d'inspiration pour sa peinture. Il devient en 1807 professeur de peinture à l'École des Beaux-Arts de Lyon. Il sera très apprécié auprès de ses élèves pour lesquels il utilise souvent sa propre collection d'art comme source pédagogique. En 1810, il expose sa première commande officielle, *L'anneau de l'empereur Charles-Quint*.



Marie Stuart séparée de ses fidèles serviteurs, salon de 1822, 56,60 × 70,40 cm, huile sur toile

Ici nous pouvons voir un exemple de toile troubadour représentant *Marie Stuart séparée de ses fidèles serviteurs*. Dans le livret du Salon de 1822, Révoil a fait insérer une description de l'œuvre donnant au public des clés de lecture. La reine conduite par le shérif est accompagnée à son exécution. Les gens de sa maison se précipitent à la porte pour la suivre. Alors forcés de se séparer de leur reine, les serviteurs témoignent à leur souveraine des marques de respect, d'amour et de désespoir. Marie Stuart presse un crucifix contre son cœur et lève les yeux au ciel, afin de ranimer son courage. La représentation est conforme historiquement à la description de la scène par William Robertson dans son ouvrage *Histoire d'Écosse* publié en 1759.

LOUIS ANTOINE JUBIEN (1833, Trévoux – 1909, Lyon)

Fils de Pierre-Constant Jubien, plâtrier, et de Pierrette-Elisabeth Bernard, Louis Antoine Jubien devient élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon et de Louis Guy en 1847 et ce jusqu'en 1852. Il expose à Lyon depuis 1854, et au Salon à partir de 1872. En bon observateur, Jubien a souvent représenté des vues citadines.



Le Pont du Change,
1874, 62,50 × 92 cm, huile sur toile

Ici nous pouvons voir un tableau qui montre une autre vue du Pont du Change datant de 1874.

ETIENNE REY (1789, Lyon – 1867, Lyon)

Élève de Jean Pillement, Etienne Rey a étudié à l'École des Beaux-Arts de Lyon avant d'animer aux côtés de Thierriat un cours de dessin élémentaire à partir de 1812. Nommé, en 1814, professeur à l'École de Vienne, ce dernier devient plus tard le conservateur du musée de cette ville. Il est également professeur d'une classe de principes à l'École des Beaux-Arts de Lyon de 1821 à 1851. Il voyage en Grèce et dans le Levant avec Antoine-Marie Chenavard et Jean-Michel Dalgabio en 1843-1844.



Vue de Lyon sous la neige, depuis les bords du Rhône,
vers 1826, 66,50 × 93 cm, huile sur toile

Le tableau nous donne à voir un groupe de patineurs profitant des eaux gelées du Rhône, entre la digue construite en 1768 et le quartier des Brotteaux qui, depuis la Révolution, est devenu un lieu de promenade et d'agrément privilégié des Lyonnais. En marge de ces réjouissances, des hommes transportent un patineur blessé, sous le regard de scieurs au travail, tandis que se dessine au loin le Pont de la Guillotière menant à l'Hôtel-Dieu. À travers cette vue, Etienne Rey offre un panorama d'une grande précision, témoignant des mutations de sa ville au début du XIX^e siècle, avec l'urbanisation récente de la rive gauche, mise à mal, trente ans plus tard, par la crue dévastatrice du Rhône.

ALFRED BELLET DU POISAT (1823, Bourgoin Jallieu – 1883, Paris)

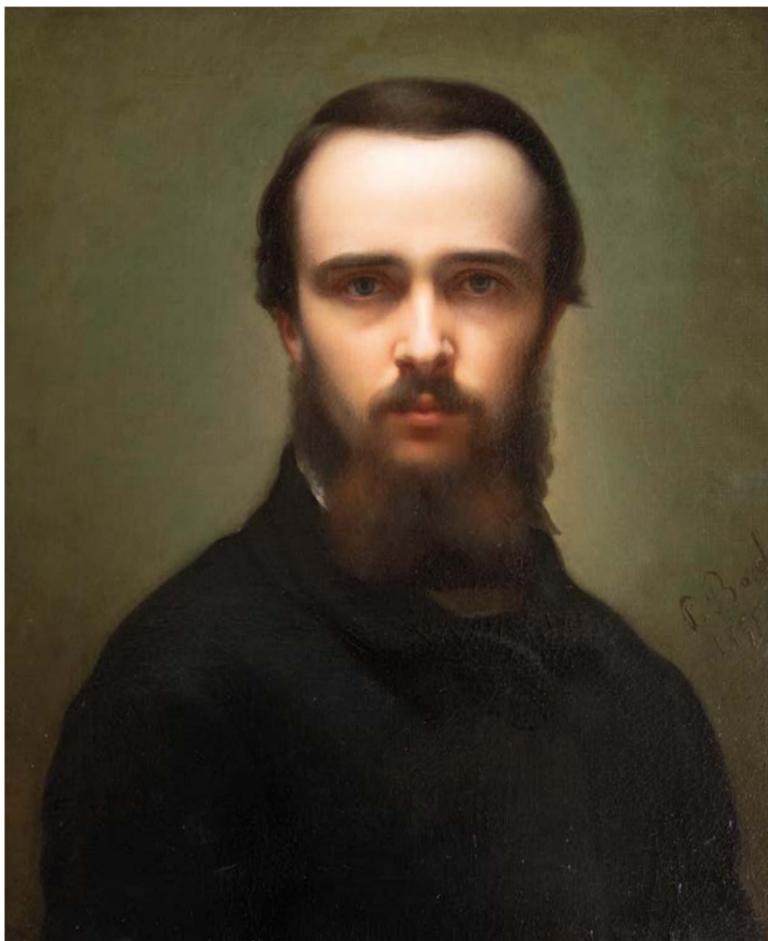
D'origine berjallienne et très attaché à ses racines, Alfred Bellet du Poisat est issu d'une famille aisée de notables de Bourgoin. Il n'eut jamais de difficultés financières et s'investit beaucoup dans la vie de la communauté en occupant de nombreuses responsabilités. Élève à Lyon d'Auguste et Hippolyte Flandrin, Bellet du Poisat part à Paris pour étudier le droit mais change de vocation en s'inscrivant à l'École des Beaux-Arts. Il se détourne rapidement du formalisme de la peinture d'atelier en s'inspirant de la peinture de Delacroix. Son amitié pour ce maître développe son tempérament de coloriste ainsi que sa touche large et franche. À partir de 1865, sans abandonner les sujets religieux et historiques, il se consacre à la peinture de paysage et de marine dans lesquels, outre ses qualités de coloriste, il développe sa sensibilité aux rendus atmosphériques.



Les petites demoiselles de Bellecour,
vers 1860, 140 × 123 cm, huile sur toile

Ici, *Les petites demoiselles de Bellecour*, se trouvent place Bellecour telle qu'elle était au XIX^e siècle avec au fond l'immeuble dans lequel se trouve aujourd'hui la boutique de livres Decitre. Grâce aux archives disponibles sur le site des archives municipales de Lyon, il est facile de constater que jusque dans les années 1970 la place Bellecour était majoritairement végétalisée.

L'art de l'autportrait



PAUL BOREL, *Autoportrait*,
1855, 61 × 51 cm, huile sur toile

Exercice d'introspection, l'autoportrait met en jeu la vision de l'artiste par lui-même dans le contexte de création artistique de son époque. Au-delà du reflet de sa propre image, le peintre s'interroge sur son art et sa place dans la société. Genre artistique à part entière à partir de la fin du xiv^e siècle, l'autoportrait émerge essentiellement en raison de deux facteurs. Le premier est d'ordre technique avec le développement de la miroiterie permettant à un plus grand nombre d'individus de découvrir l'apparence de leur visage. Le second est de nature anthropologique. En effet, l'évolution de la société accordant d'avantage de place à l'individualisme rend légitime le fait de se représenter soi-même en tant qu'unique sujet d'un tableau. La particularité de l'autoportrait est qu'il réunit à la fois l'artiste, le sujet et le commanditaire.

Jusqu'au xx^e siècle, la grande majorité des autoportraits est réalisée sur le même modèle : cadrage en buste, détachement de la figure sur un fond neutre et positionnement de l'artiste de trois quarts. L'artiste étant son propre modèle, il peut ainsi prendre un soin particulier à se mettre en scène, à se valoriser et à se dévoiler.

PAUL BOREL (1828, Lyon – 1923, Lyon)

Paul Borel termine ses études classiques en 1847, et intègre l'atelier de Janmot en 1850; il travaille également dans les ateliers d'Ingres et d'Hippolyte Flandrin, sans y séjourner longtemps. Ses œuvres sont imprégnées d'un profond sentiment religieux; exécutées de manière mesurée, elles sont exemptes d'attitudes théâtrales et conventionnelles. L'expression du visage de ses sujets révèle une pensée profonde et une contemplation tranquille. Dans certaines de ses fresques et dans ses nombreuses esquisses de paysages et de marines, Borel se révèle être un paysagiste et un coloriste accompli.

PAGE DE GAUCHE

Autoportrait, 1855, 61 × 51 cm, huile sur toile

Paul Borel peint son autoportrait en 1855. Il n'est pas anodin que le peintre reçoive la lumière d'en haut et qu'elle dessine un halo autour de son buste : c'est l'autoportrait d'un homme illuminé par la foi. L'air de candeur mélancolique que ses yeux plongés dans l'ombre confèrent à son expression n'est pas sans rappeler celle des mystiques. En idéalisant ses traits, le jeune homme de vingt-sept ans veut aussi séduire par les charmes de sa figure. Puisque la provenance de l'œuvre est inconnue, il est permis de supposer qu'elle fut peinte pour sa fiancée, Adèle Mouton, épousée l'année suivante.

VICTOR ORSEL (1795, Lyon – 1850, Paris)

André Jacques Victor Orsel est l'élève de Pierre Révoil à Lyon et de Pierre Guérin à Paris. Il suit son maître à Rome et s'installe en Italie durant dix ans, de 1822 à 1832. En contact étroit avec les Nazaréens et surtout avec l'artiste Overbeck, il étudie également les artistes grecs de l'Antiquité. Il forme de nombreux élèves dont Janmot et Grobon. Son originalité réside surtout dans le recours à une iconographie religieuse abstraite. Victor Orsel est un artiste exigeant qui a fortement contribué à la rénovation de la peinture religieuse en France au xix^e siècle.

Autoportrait à l'âge de vingt-trois ans,
1818, 92 × 72,50 cm, huile sur toile

Victor Orsel se représente ici à l'âge de 23 ans. Le jeune homme regarde le spectateur, la tête lourde de mélancolie. Il répond à l'autoportrait de Borel, bien plus frontal et reprend les codes plus classiques de l'autoportrait. En effet, l'artiste se représente ici de trois quarts, accompagné de ses attributs artistiques : une craie, un pinceau, un fusain et un carnet.



JULES FLANDRIN (1871, Corenc – 1847, Paris)

À l'âge de quinze ans, Jules Flandrin entre en apprentissage de graveur-lithographe tout en poursuivant des études de dessin. En 1893, il obtient une bourse du conseil municipal de Grenoble pour étudier à l'École des Arts Décoratifs de Paris. Il suit les cours de Gustave Moreau, dont il fréquente également l'atelier à l'École des Beaux-Arts. Il y rencontre Marquet, Matisse, Rouault et Guérin. Il est également en contact avec Puvion de Chavannes et devient l'ami de Maurice Denis.

En 1895, il rencontre Jacqueline Marval, également peintre, dont il partage la vie pendant 35 ans. À 38 ans, il voyage en Italie et découvre Venise, Florence et Rome. En 1919, il ouvre une manufacture de tapisserie qu'il doit fermer en 1924. Les paysages de son Dauphiné natal et de l'Italie témoignent de sa sensibilité à l'œuvre de Puvion de Chavannes et des Nabis comme Maurice Denis. Il se tourne un temps vers les impressionnistes avant de rejoindre la modernité fauviste.



Le chèvre-pied, 1906, 130 x 162 cm, huile sur toile

Jules Flandrin nous montre ici une scène dionysiaque alliant danse et musique avec la représentation d'un faune et d'un jeune berger. Cette scène pourrait même faire référence à son goût pour la musique, lui qui aimait composer aussi bien pour lui-même que pour ses amis. Ici Flandrin multiplie les éclats de couleurs volontairement stridents (rouges/roses, beige, contre vert/jaune citron). L'ombre est traitée en aplats colorés dans des tons verts et mauves. En cela Flandrin s'inscrit dans la mouvance fauviste qui perdurera jusqu'en 1911.

ANDRÉ COTTAVOZ (1922, Saint-Marcellin – 2012, Vallauris)



Le déjeuner, 27 x 45,50 cm, huile sur toile

André Cottavoz est passionné de peinture dès son enfance. Encouragé dans cette voie par sa mère, il est formé à l'École des Beaux-Arts de Lyon où il reçoit la forte influence d'Antoine Chartres. À Paris, il fréquente notamment l'atelier d'André Lhote. Fervent admirateur de l'œuvre de Pierre Bonnard, il recherche une lumière naturelle qui jaillit de l'intérieur même de la toile. Il utilise une pâte épaisse pour créer des effets de matière qui captent la lumière.

HENRI LACHIÈZE-REY (1927, Lyon – 1974, Lyon)



Le restaurant gris,
1973, 81 x 130 cm, huile sur toile

Henri Lachize-Rey est le fils du philosophe et professeur Pierre Lachize-Rey et d'une mère issue d'une famille d'industriels lyonnais. De 1946 à 1950, il est d'abord élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon puis prolonge ses études jusqu'en 1952 à l'École des Beaux-Arts de Paris. Dès 1949, il remporte le Prix de Paris, puis en 1954-55, grâce au Prix de l'Union Méditerranéenne des Arts Modernes, il séjourne à la Villa Zoé à Nice

avec son ami Georges Adilon et Henri Castella. En 1957, il épouse la céramiste Jeanne Charpe. Il réside alors à Saint-Tropez, puis en Toscane en 1959. De retour en France, de 1961 à 1974, il s'installe à Saint-Romain-du-Mont d'Or et travaille avec Adilon et ses amis Sanzistes, les peintres Cottavoz, Fusaro, et Truphémus.

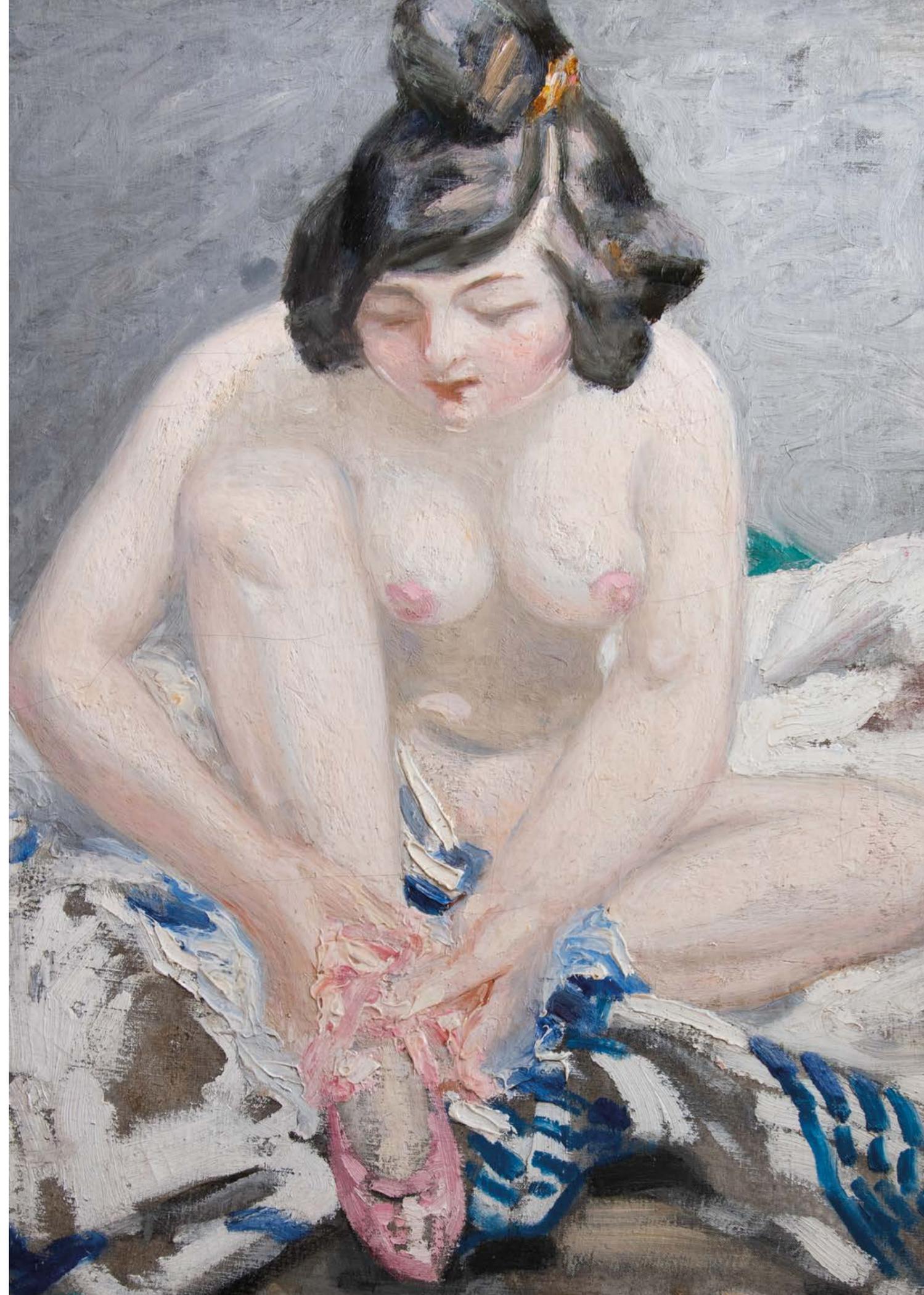
Sa peinture s'inscrit dans la lignée de l'impressionnisme et fait preuve d'une grande sensibilité dans la suggestion de la lumière diffuse. Il travaille également l'empâtement et la déformation, mais sans recourir à la violence de l'expressionnisme.

JACQUELINE MARVAL (1866, Quaix – 1932, Paris)

Elle s'appelle d'abord Marie-Joséphine Vallet, dont les premières syllabes du prénom et du nom donneront plus tard Marval. Elle se marie mais quitte sa vie maritale après la mort de son fils. Sa créativité, ainsi que son assurance lui permettent d'acquérir une certaine renommée en tant que giletière.

En 1895, Jacqueline Marval quitte sa région natale, direction Paris, où elle emménage dans le quartier de Montparnasse au cœur d'un vivier d'artistes. C'est à cette époque qu'elle rencontre le peintre Jules Flandrin, avec qui elle vivra une histoire d'une trentaine d'années, puis également Matisse, Kees Van Dongen, Albert Marquet, Pablo Picasso, Manguin et Camoin. Sa première participation au Salon des Indépendants de 1901 marque le début de sa carrière de peintre. Ambroise Vollard y acquiert une dizaine de toiles.

En 1903, elle rencontre Eugène Druet qui ouvre sa galerie sur les conseils de Rodin. À partir des années 1910, elle expose souvent aux Etats-Unis et notamment à San Francisco à l'occasion de l'Exposition universelle de 1915, au Metropolitan Museum de New-York puis à Pittsburgh en 1925, 1926, 1929, 1930.



PAGE DE DROITE

Nu assis chaussant sa ballerine,
81 × 54 cm, huile sur toile